

1 Oct 1977

MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS  
PALAIS DE TOKYO

## la Biennale

C'est le vernissage réservé à la presse et tout le monde se presse même ceux qui n'en font pas partie. Je ne savais pas avoir autant de confrères. Il est vrai que quelques critiques étrangers sont là pour encourager leurs représentants qui — pourquoi le cacher — ne représentent pas grand-chose.

Il n'est pas facile d'avoir continuellement du génie, je veux dire le génie de l'absurde, si bien qu'étant privé des glissades d'un créateur répandant sur le plancher de sa chambre de pleins bidons de peinture blanche, nous nous sentons lésés. Ce pataugeur (il avait apporté du Japon les meubles de sa chambrette) avait quelque chose de clownesque. Que les braves amuseurs de la piste me pardonnent. Cette année presque tout est triste, niais, pauvre, plat, bête, et nous sommes en droit de choisir pour titre « La Biennale de Paris » en dépit de la présence — discrète — de deux ou trois délégations comprenant quelques garçons qui s'efforcent à la pratique de la peinture pleine, « disante » (un portrait par-ci, un tableau surréaliste par-là, une composition expressionniste ailleurs).

## de Paris

PALAIS DE TOKYO

MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS

Parlons de la faune inauguralesque. Beaucoup de filles jeunes attifées le plus ridiculement possible, choisissant leurs frusques en quelque marché aux puces ; d'autres fardochées par une maquilleuse de théâtre ayant trop forcé sur les fards et la bouteille ; d'autres — celles-là proprettes — en blue-jean et mignonnes à croquer. Les garçons — les longues chevelures sont rares — sont plutôt neutres si l'on excepte un petit nombre d'aimables crasseux. Mais je ne suis pas là pour faire le ménage ni la toilette. En fait rien de bien méchant et une certaine entente, il m'a semblé, entre ces cent cinquante jeunes exposants venus de vingt-cinq nations. Ce qui surprend lors de ce vernissage c'est la présence de vieux avec des tronches de soi-disant penseurs, les cheveux pisseux, traînant en leur déambulation un air inspiré et aussi une odeur douteuse. Je me prenais pour un gandin, c'est dire, lorsque j'aperçus en costume très strict le sympathique Georges Boudaille, délégué général de la commission technique, adressant fort courtoisement des félicitations à tous. Il écrit dans la préface au volumineux catalogue : « Présenter la Biennale de Paris, c'est présenter les artistes qui y sont exposés (sic : les auteurs ne sont pas accrochés sur les murs), affirmer qu'une évolution positive peut y être discernée, c'est faire preuve d'un optimisme qui, je l'espère, sera partagé ! Dire que cette exposition est le résultat d'un grand nombre de bonnes volontés, cela va de soi. Il y a ceux qui apportent les moyens parce qu'ils pensent que notre travail est utile et qu'il nous font confiance, il y a ceux qui apportent leurs compétences et auxquels nous faisons confiance et qui pensent avec nous que l'œuvre menée en commun sert à quelque chose et à quelques-uns [...] Cette exposition 1977 présente des facettes multiples : elle juxtapose des représentants des courants dominants et des artistes illustrant les tendances marginales qui se développent à travers le monde... ».

N'étant pas un spécialiste des nouveaux courants dominants ni des tendances marginales au lieu de prendre des notes, j'ai pris des photos\*. L'appareil — je le reconnaît — est plus « objectif » que moi. On voit, je les aligne dans le désordre, c'est de circonstance, un « montage » de carton pâle venant de Suède, un panneau tout blanc coupé par une ligne parfaite comme sur les routes, venant de Grande-Bretagne ou de Yougoslavie — je ne sais plus —, un ramassis de photographies venant de la République Fédérale Allemande, des cylindres venant de Chine, des carrés venant du Japon, des pendeloques venant du Brésil et — venus de je ne sais où — une tatoueuse tatouant, une vaste caisse, un gentil « intérieur » tout de même un peu froid, un squelette de je ne sais quoi, aussi — mais là est-ce une « œuvre » ou négligence d'un employé du nettoyage — un balai sur un tas de papier. Allez savoir !

Le curieux se doit d'acheter (3 francs) le « Journal de la Biennale ». Il lira des lignes savantes, inspirées, qui feront grand bien à sa culture et au dos de la couverture une pleine page publicitaire pour une marque de bière avec cette phrase en lettres capitales qui ne manque pas d'humour : « Parfois il est bon de retrouver le goût de l'authentique ». Bravo Kronenbourg, nous avons envie de vous prendre parmi nos collaborateurs. — J. C.

jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre

\* Voir également nos illustrations de la page suivante.

9

TONUS

29, Rue du Mail Poissonnière 9e

10 Oct 1977

## La Biennale de Paris

Un foisonnement d'idées

La Biennale de Paris rassemble toujours ce qui se fait de plus actuel dans tous les domaines de

l'art. La 10<sup>e</sup> Biennale ne déroge pas à cette règle qui met l'accent en particulier sur le domaine audio-visuel.

Le grand intérêt de l'actuelle confrontation internationale réside donc en sa diversité. Sans doute, l'avant-garde du monde entier a-t-elle tendance à se répéter quelque peu. Mais la Suède et la considérable délégation d'Amérique latine à elles seules méritent la visite.

Musée d'Art Moderne,  
av. du Président-Wilson,  
Paris 16<sup>e</sup>.

Jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre.

## LA X<sup>e</sup> BIENNALE DE PARIS

Le souci légitime de la jeunesse, on l'a dit souvent avant nous, est de se poser en s'opposant, selon la formule éculée. Pour obtenir cette position existentielle, il convient de s'éloigner de la Tribu, de se singulariser, soit en adoptant une coiffure et des vêtements spécifiques, soit en défendant des idées étrangères au milieu où l'on vit.

Dans le monde des arts, l'avant-garde, ou du moins ce que l'on ose encore appeler de ce nom, est choisie non pas toujours, hélas, selon une « nécessité intérieure », mais afin de faire comme tous les autres, pour ne pas s'éloigner, ni se singulariser du troupeau. La « langue sans entente » propre à l'Inspiré retient quelquefois. Surtout l'académisme est de rigueur, puisque les « jeunes » désirent se solidariser avec leurs camarades et de toute manière se situer à leur niveau !

C'est pourquoi la 10<sup>e</sup> Biennale de Paris, à quelques exceptions près, ressemble aux « Salons de 1900 », c'est-à-dire à une mani-

festation très officielle. On n'y va pas chercher la Légion d'honneur, ni les commandes de l'Etat, bien que dans ce dernier domaine, il reste de nombreux points d'interrogation. On y vient querrir le titre très à la mode de contestataire, de non-artiste, et même la gloire confirmée d'ancien combattant de 1968 !

La vidéo, c'est-à-dire les moyens électro-magnétiques, audio-visuels, de la télévision, demeure la seule affirmation de la génération nouvelle, avec certaines recherches qui, malgré leurs imperfections, à nos yeux inexcusables, constituent le caractère positif de cette exposition.

Du côté du concept, de l'analyse, de l'opposition à une civilisation en péril, les feuilles dactylographiées, les photos en noir et blanc, voire en couleurs, constituent des dossiers fort ennuyeux. L'œuvre d'art traditionnelle, c'est-à-dire faisant appel à des matériaux spécifiques, se trouve depuis des décennies mise en cause, et ce n'est pas au Palais de Tokyo

qu'il importe de venir chercher des témoignages de ceux que l'on appelle autrefois les peintres et les sculpteurs !

Ce qui frappe, c'est d'abord la présentation souvent indigente des œuvres réalisées par ces sociologues ou ces cinéastes « amateurs », et aussi la monotonie, doublée d'un incommensurable ennui, émanant de cet ensemble. Les jeunes ressentent probablement la précarité de leur condition avantageusement épiphémère, et la sottise d'une société qu'ils subissent. De là sans doute l'absence de joie, de tonus, de présence charnelle, caractéristiques de leurs travaux.

Quelques « artistes », plus ou moins traditionnels, rendent pourtant la visite de cette 10<sup>e</sup> Biennale, moins vaine. Nous voulons parler d'Aberg, Avalle, Bay, Colette, de Maria, Devade, Christian Bonnefond, Paul Vand Djik, etc.

René DEROUDILLE.

LE DAUPHINE LIBRE  
DIMANCHE  
3000 GRENOBLE

16 Oct 1977